

Lauzon, Lauzone
Le cinéma anthropophage
Lauzon, Lauzone, Canada [Québec] 2000, 89 minutes

Carlo Mandolini

Number 213, May–June 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59191ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

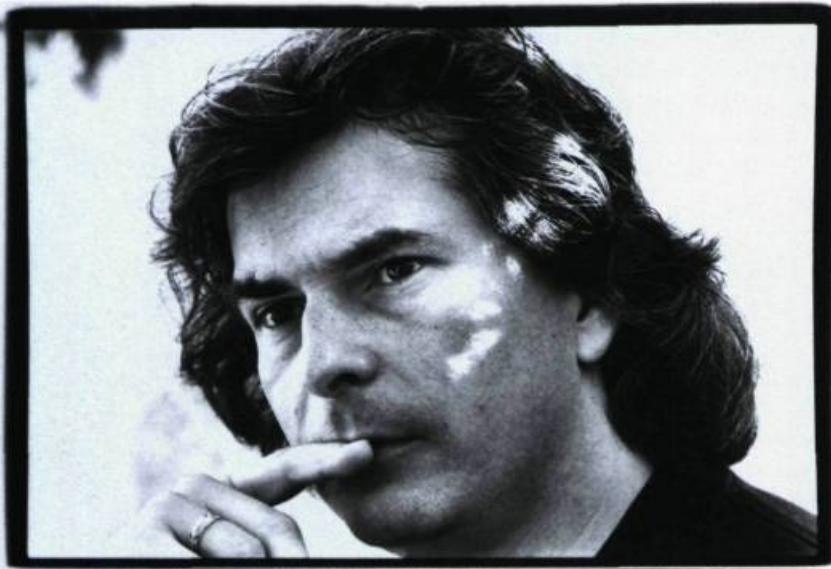
Cite this review

Mandolini, C. (2001). Review of [Lauzon, Lauzone : le cinéma anthropophage / *Lauzon, Lauzone*, Canada [Québec] 2000, 89 minutes]. *Séquences*, (213), 46–46.

LAUZON, LAUZONE

Le cinéma anthropophage

Créateur passionné, dans le vrai sens du terme, poète maudit du cinéma québécois, sacré, à juste titre d'ailleurs, *auteur* après seulement deux films, Jean-Claude Lauzon est rapidement devenu une (inquiétante) figure de proue du cinéma québécois en cette période charnière durant laquelle la production d'ici semblait enfin trouver le courage de s'affranchir du documentaire pour tendre vers la fiction et son esthétique. Lauzon s'était alors laissé dévorer une première fois par le cinéma, se donnant corps et âme



Une image iconoclaste et tendre du cinéaste

pour s'exorciser d'*Un zoo la nuit* et de *Léolo*. Aujourd'hui, 20 ans après le premier film professionnel de Lauzon, le cinéma, non satisfait d'avoir eu raison de cette âme tourmentée, revient dévorer son *image*, cette fois sous la forme d'un documentaire, *Lauzon, Lauzone*¹, de Louis Bélanger.

Entre portrait et essai, le film de Bélanger tente d'aller à la rencontre de Jean-Claude Lauzon l'homme, le fils, l'amant, le cinéaste. Les outils utilisés par Bélanger sont des archives personnelles (vidéo amateur de parties de chasse ou de pêche auxquelles Lauzon a participé), des témoignages d'amis, des extraits de films ainsi que divers écrits du cinéaste, qui se révèlent par moments terriblement prémonitoires.

De facture assez conventionnelle, s'appuyant un peu trop, me semble-t-il, sur des images vidéo qui deviennent rapidement redondantes, *Lauzon, Lauzone* réussit néanmoins à atteindre son but : provoquer le spectateur avec une image à la fois iconoclaste et tendre du cinéaste. Impossible de ne pas réagir aux propos des participants qui nous font découvrir un Lauzon intime et quotidien, déchiré par le doute et les contradictions, prêt aux plus grandes frasques pour s'imposer ou pour réussir une scène.

Pourtant, ce qu'on retiendra essentiellement de ce film, c'est un certain sentiment de malaise suscité par l'impression que Bélanger nous tient constamment en équilibre précaire entre le

voyeurisme, le pillage et l'hommage. C'est que les détails personnels et intimes qu'il nous révèle semblent plutôt superflus et superficiels puisqu'ils ne contribuent qu'accessoirement à la compréhension du *cinéaste*. Car c'est bien du cinéaste dont on voulait entendre parler. De l'homme aussi, bien sûr, mais dans la mesure où cet éclairage sur l'homme nous permettrait de mieux considérer l'artiste, le créateur d'univers cinématographiques et d'images inoubliables (images que l'on ne verra, par ailleurs, que fort peu).

Le problème est que les participants à ce documentaire n'arrivent pas à créer un discours suffisamment profond sur l'homme de cinéma. Ceux-ci s'en tiennent à des détails et semblent éprouver plus de plaisir à évoquer le fait qu'ils aient côtoyé Lauzon qu'à parler de Lauzon lui-même. C'est particulièrement sensible dans les témoignages d'Isabelle Hébert, amie de Lauzon et également scénariste et collaboratrice à la réalisation de *Lauzon, Lauzone*. Le film commence d'ailleurs avec elle. Dans l'une des quelques brèves séquences fictives du documentaire, on voit la jeune femme, chez elle, au moment où l'on annonce au téléjournal la mort de son ami. Hébert évoque ensuite, en témoignage, et de façon plutôt crue, son premier contact, purement sexuel, avec Lauzon.

Le malaise, ici, ne vient pas tant de cette irruption brutale dans l'intimité de Lauzon, que de cette impression que les participants (Isabelle Hébert et Gaston Lepage en tête) cherchent à *épingler* Lauzon sur un mur et, avec la complicité de Bélanger, à réduire le portrait de Lauzon à quelques phrases et images-chocs. Or, une fois ce tour de table terminé, durant lequel les mots n'ont pas réussi à évoquer grand-chose de percutant, Lauzon, lui, demeure toujours absent et insaisissable.

Là où, par contre, *Lauzon, Lauzone* devient beaucoup plus pertinent, c'est lorsque Bélanger laisse parler les créateurs qui ont côtoyé Lauzon *au moment de la création artistique*. Il est significatif que ce soit justement des gens de cinéma (Pierre Falardeau ou Guy Dufaux, entre autres) qui ont su parler de Lauzon dans des termes vibrants, qui laissent entrevoir comment la nature troublée, contradictoire, impulsive du cinéaste s'est sublimée en images. On entre alors vraiment dans le portrait artistique, le seul qui soit pertinent. Soulignons aussi la contribution très éclairante de cet analyste qui propose une lecture psychanalytique fort intéressante de l'œuvre de Lauzon.

Lauzon, Lauzone laisse donc perplexe. C'est un film intéressant à certains égards, mais pas assez pénétrant, dans la forme comme dans le fond, pour prétendre proposer un portrait vraiment complet de l'homme et, surtout, de l'artiste que fut Jean-Claude Lauzon.

Carlo Mandolini

Canada [Québec] 2000, 89 minutes — Réal. : Louis Bélanger, avec la collaboration d'Isabelle Hébert — Scén. : Isabelle Hébert — Photo : Guy Dufaux — Mont. : Claude Palardy — Son : Serge Beauchemin — Avec : Isabelle Hébert, Gaston Lepage, Pierre Falardeau, Guy Dufaux, Pierre Bourgault — Dist. : Film Tonic.

¹Le titre fait ici allusion au nom à consonance italienne que s'était donné le jeune Léo dans *Léolo*.